

JEAN-MARIE GOURIO

2 GRAMMES 40

BOUQUINS

*roman*

© Bouquins éditions, Paris, 2022  
92, avenue de France, 75013 Paris  
ISBN : 978-2-38292-063-3  
Dépôt légal : janvier 2022

«Tout était dépassé. Il était passé de l'autre côté.»

Simenon, *Le Petit Homme d'Arkhangelsk*.



— Deux grammes quarante, il avait deux grammes quarante!

Dans le café, on ne parlait que de ça. De Pedro Da Silva, qui avait fauché une femme et ses deux enfants à un arrêt de bus, avant-hier, en fin d'après-midi. On en parlait beaucoup, parce que c'était ici qu'il aurait bu les derniers verres, avant de reprendre sa voiture et de rentrer chez lui, avec deux grammes quarante d'alcool dans le sang.

— Moi, il me demande de le servir, je le sers, vous voulez que je fasse quoi? s'exclama le patron.

Le patron s'excusait sans arrêt, cherchant à justifier le fait d'avoir servi ce client saoul qui était en voiture. Il disait qu'il ne savait pas qu'il était saoul. Il répétait qu'un maçon, ça tient l'alcool.

Le patron était un homme de quarante-cinq ans. Le crâne dégarni. Costaud. Sourcils blonds épais. Le nez tordu. Les yeux bleu clair. Rieurs. Un ancien

rugbyman. Manches relevées. Le cœur sur la main. Les policiers étaient venus tôt hier matin et l'avaient interrogé. Le patron allait être convoqué et redoutait qu'on le tienne pour responsable.

— Pedro, je l'ai jamais vu saoul, répétait-il tout en servant les clients que l'accident intéressait. Peut-être deux, trois fois, pas plus, c'est rien pour un maçon, moi des maçons j'en ai connu qui étaient tout le temps bourrés, pour autant je dis pas du mal, c'était des gars bourrés au boulot qui travaillaient mieux que des gars qui boivent pas.

On avait su les détails de l'accident à la télé. La jeune femme avait été coupée en deux. Le bébé était mort sur le coup, écrasé contre le poteau arraché de l'arrêt de bus, la petite fille était morte dans le camion du Samu. Valérie Frémont, vingt-huit ans, le petit bébé, Amandine, trois mois, Lily Rose, six ans. Le mari, choqué, en larmes, interrogé devant le commissariat, avait juré de se venger. Il hurlait qu'il irait tuer le patron de bar qui avait servi Da Silva. Le patron de l'Amandier rejetait ce procès public en responsabilité et n'en revenait pas que ce père devenu fou de douleur n'ait proféré aucune menace contre Da Silva lui-même, mais contre un patron de bar qui n'avait fait que son métier.

Le patron ne l'aurait pas resservi, peut-être que rien ne se serait passé. Mais le patron dit que Pedro serait allé boire ailleurs. De toute façon, il aurait bu.

— Mon métier, dit le patron, c'est de servir à boire aux clients qui le demandent! Sinon, on va où? répétait-il à qui voulait l'entendre, on va où?!

L'accident faisait la une des quotidiens et l'ouverture des journaux télévisés. Dans le quartier, on croyait savoir que le bar dont on parlait, c'était ici. L'Amandier. On disait que ce patron de bar que le mari fou de douleur voulait tuer, c'était Stéphan Piebot. Quelques mots. Un soupçon. Une info. Un ragot. S'en était suivi le terriblement efficace bouche à oreille. Alors, on affluait pour boire un verre et assouvir sa curiosité. On voulait voir le patron qui avait fait boire le maçon qui avait tué, ce patron que la télé désignait comme responsable des trois morts. Ils disaient que les débits de boissons devaient être considérés comme coresponsables des graves accidents qu'ils provoquaient en continuant à servir les clients saouls.

Pedro Da Silva avait foncé dans l'arrêt de bus à plus de cent à l'heure. En ville.

— Comment peut-on rouler à une vitesse pareille sur une avenue aussi passante? fit remarquer la pharmacienne.

Le maçon n'était pas connu pour être un excité. Plutôt calme et gentil. Un bon père de famille de cinquante-quatre ans, marié, trois enfants, trois filles, de onze, seize et dix-neuf ans.

— C'est vraiment bête, quand on y pense, murmura une dame menue au bout du comptoir, une vieille marchande de légumes.

— C'est pour ça, faut pas y penser, reprit un gars de la poste.

Aujourd'hui, c'était jour de marché dans la grande rue où se trouvait le bar. La rue était jolie. Colorée. Gourmande. Grouillante. Si ce n'était ce drame soudain, on aurait pu dire que la vie battait son plein.

— C'est le destin, renchérit le boucher, accoudé devant un ballon de vin rouge.

— Pas du tout! s'emporta un vieux monsieur qui arborait au revers de sa veste une Légion d'honneur, on ne boit pas quand on conduit!

Il affirma que ça n'était pas un accident, mais un meurtre.

Deux grammes quarante d'alcool dans le sang, c'est cinq demis de bière, cinq verres de vin et cinq doses de Ricard. C'est énorme.

— Ce jour-là, il aurait mieux fait de pas se lever! dit le gars de la poste.

Treize heures avant de tuer une femme et ses deux enfants en les fauchant avec sa voiture à un arrêt de bus, Pedro Da Silva s'était réveillé en pleine forme et de bonne humeur. À six heures trente du matin. Il avait bien dormi, dira sa femme aux policiers. À la question : «Est-ce qu'il boit de l'alcool tôt le matin?»



sa femme répondra au lieutenant de police : « Non, jamais. » Elle précisera qu'il avait bu des cafés. Deux. Peut-être trois. Qu'il avait mangé un bout de pain, debout dans la cuisine, un bout de pain sans beurre ni confiture, juste un bout de pain comme ça.

Plusieurs fois elle s'était effondrée en larmes pendant qu'on l'interrogeait. Elle s'était souvenue de l'avoir embrassé sur une joue et que, sur l'autre, il s'était fait une petite coupure en se rasant. Il faisait beau. Il était gai. Estelle, la moyenne des filles, passait son bac. À seize ans. Elle travaillait bien en classe. Il était très fier d'elle. Normalement, ce jour aurait dû être une belle journée. Il devait d'abord aller au garage récupérer le pick-up au contrôle technique et puis filer à son travail. Le garagiste l'avait renseigné par téléphone. Le véhicule était en bon état.

— Votre pick-up, il fera encore trois fois le tour de la terre!

Le soir, le maçon devait aller chercher Estelle à la sortie des épreuves du bac. Il avait le trac, une boule au ventre, se sentait nerveux, comme si c'était lui qui passait l'examen. Pedro Da Silva n'avait même pas son certificat d'études. Son métier, il l'avait appris sur le tas. Dès l'âge de quatorze ans, il était apprenti chez un patron.

Dès le départ de son mari, Maria Da Silva, quarante-quatre ans, avait fait un peu de ménage, passé l'aspirateur dans les chambres, puis s'était mise

au travail. Sondeuse par téléphone pour des marques de cosmétiques. Ils gagnaient bien leur vie.

— Je ne comprends pas, répétera sans arrêt sa femme, Pedro n'avait jamais eu de retrait de permis, il avait tous ses points!

— Ce qui ne veut pas dire qu'il ne conduisait pas régulièrement sous alcool, dira un policier, peut-être qu'il ne s'est jamais fait prendre. Deux grammes quarante d'alcool dans le sang, c'est beaucoup, c'est le fait d'un homme qui boit souvent. Vous ne saviez pas que votre mari buvait autant?

— Non. Si. Un peu. Des fois.

— Des fois souvent ou des fois pas souvent?

Elle ne répondra pas. Au policier très insistant, elle dira qu'il buvait comme tout le monde, normalement.

Le patron du bar dira la même chose.

— Je comprends pas, Pedro avait l'air en pleine forme, même pas éméché! Il marchait droit! Il riait! Il était pressé d'aller chercher sa fille à la sortie d'Henri-Barbusse, après les épreuves du bac.

— Faux! diront les policiers, les épreuves se sont terminées à dix-sept heures, Da Silva buvait encore au bar à dix-huit heures.

Se serait-il trompé dans les horaires? Probable. Il était ivre. Il avait bu trois demis, et puis, à l'arrivée du plaquiste de la société DPM, il avait pris quatre Ricard. Il travaillait souvent avec DPM. Ils avaient,

selon les dires du patron, arrosé la signature d'un chantier.

— Ils n'ont pas parlé du bac de sa fille ?

— Un peu, au début, et puis ils ont dévié sur le boulot.

Il faudrait pour être sûr demander au gars de DPM, Damien Parizot, dit Dada, amoureux des chevaux, grand joueur aux courses, qui venait parfois boire un verre à l'Amandier, mais qu'on rencontrait surtout au PMU, à l'Aspic. C'était un hasard qu'il se soit trouvé au bar en même temps que Da Silva. Il était plutôt du matin et ne venait jamais à cette heure-là. Ça ne servait à rien de dire : Parizot ne serait pas venu, il n'y aurait pas eu les morts. Le patron avait tenté cette sortie, pour se soulager, il avait développé sa petite théorie.

— Parizot n'aurait pas remis la tournée, on en serait pas là, moi, je sers que si on me commande, il aurait pas commandé, j'aurais pas bougé, je pousse pas au crime ! En plus, Pedro voulait pas boire les derniers verres, c'est Parizot qui a insisté !

Le gars de DPM sera convoqué. Il n'était pas allé au travail ce matin, on l'avait su par le petit Dédé qui bossait avec lui. Damien Parizot était marié depuis six mois à une jolie Antillaise et venait juste d'avoir un petit garçon. Les images qu'on avait pu voir à la télé l'avaient terrifié. L'état de la voiture. Le berceau. Le sang. Les descriptions des témoins. Les cris. Le choc.

Il y avait vu sa femme et il y avait vu son bébé. C'était le facteur qui avait raconté ça, il avait croisé Parizot à l'Aspic, il allait pas bien du tout, il picolait en parlant de peine de mort pour ce genre de mecs qui roulent bourrés, qui conduisent comme des fous. Il accablait Da Silva. Il défendait le père qui voulait se venger.

— Une balle dans la tête! grommelait Parizot, devant sa bière, très tôt le matin.

S'il avait pu le faire lui-même, il l'aurait fait.

Parizot paniquait en imaginant le père entrant en larmes dans le bar et tirant sur lui et sur le patron.

Quand Lo, le nouveau patron chinois de l'Aspic, dira à Damien qu'il savait qu'il était à l'Amandier à picoler avec Da Silva juste avant l'accident, Parizot quittera le bar, furieux.

— Bon débarras! crierà Lo, en ajoutant : Si tu continues à me faire chier, plus jamais je te sers! après lui avoir servi ses deux demis de Leffe à huit heures trente du matin.

Parizot écumera quelques bars, avant de revenir à l'Aspic, se faire servir un pastis par le patron redevenu de bonne humeur, car un habitué avait gagné cent cinquante euros au Keno et payait la tournée générale.

Les hurlements de douleur du père passaient en boucle sur BFMTV. Jamais projet de meurtre ne fut autant annoncé. Dans la France entière mais aussi à l'étranger on connaissait le projet de vengeance de ce

père meurtri pour l'avoir vu hurler sa haine sur le trottoir devant le commissariat. Toutes les chaînes reprenaient ces images terribles, après avoir diffusé celles de l'abribus en miettes et du petit berceau éventré, ensanglanté. Le père avait été hospitalisé, ce qui faisait dire au patron livide que tout ça finirait bien par se calmer.

— C'est normal de vouloir se venger, et il ajouta, comme pour amadouer cet homme étouffé par la haine qui voulait l'exécuter : Moi aussi, je ferais pareil!

Puis, pour se rassurer, il précisa que son bar n'avait pas été nommé.

— Si ça se trouve, Da Silva a bu ailleurs après, c'est tout à fait plausible ça, continuait le patron, vu l'état dans lequel il est parti d'ici, tranquille, calme, serein! Combien y a de bars entre l'Amandier et l'abribus?

Aucun client ne sut répondre à Stéphan Piebot. Aucun client ne voulait l'aider. C'était mieux de le penser dans le coup. Pour la vie du quartier. Pour l'électricité dans l'air. Pour le drame à portée de main. Pour le débat.